

---

## Rituels publics, souveraineté et identité citadine

Les cérémonies d'entrée en Avignon (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)

Olivier Rouchon

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/4362>

ISSN : 1773-0201

### Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

### Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2008

Pagination : 39-59

ISSN : 0395-9317

### Référence électronique

Olivier Rouchon, « Rituels publics, souveraineté et identité citadine », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 77 | 2008, mis en ligne le 27 novembre 2009, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/4362>

---

Ce document a été généré automatiquement le 6 mai 2019.

© Tous droits réservés

---

# Rituels publics, souveraineté et identité citadine

Les cérémonies d'entrée en Avignon (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)

Olivier Rouchon

---

- <sup>1</sup> Cité sujette de la papauté à laquelle elle est liée par un serment d'obéissance, la ville d'Avignon a constamment réitéré au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècles l'expression formalisée de son amour des rois de France. Dans ce double rapport à la souveraineté du pape et à celle du roi, Avignon s'est façonnée une identité politique dont on aimerait cerner la complexité à partir des rituels mis en œuvre au début de l'époque moderne lors des solennités de l'entrée<sup>1</sup>. Les cérémonies publiques de la ville d'Avignon présentent des traits traditionnels dans l'histoire des corps de ville français, associés à des éléments propres au statut d'une ville assujettie à la souveraineté pontificale, qui se pense simultanément sous un régime de protectorat royal<sup>2</sup>. Depuis le XV<sup>e</sup> siècle, le gouvernement d'Avignon et du Comtat a été placé sous l'autorité d'un cardinal-légat, une charge qui, après avoir été attribuée alternativement à des Français et à des Italiens, revient de façon continue à partir du XVII<sup>e</sup> siècle à la personne du cardinal neveu, émanation de la famille du pape et l'un des principaux rouages de la monarchie pontificale. La centralité romaine de ces personnages explique pour une part l'émergence de la fonction de vice-légat, confiée à des prélats italiens, issus de la Curie, auxquels les légats délèguent leurs fonctions et qui siègent au palais apostolique. Cette insertion particulière de la communauté avignonnaise dans les mécanismes du népotisme pontifical se double d'une expérience spécifique des rapports avec la monarchie française. Habitué depuis le XV<sup>e</sup> siècle à subir les interventions régulières des rois dans les affaires de la légation, les Avignonnais qui se perçoivent à partir des années 1560 sous la menace du protestantisme méridional, ont vu se confirmer le poids politique de la monarchie française ; d'autre part, le lien au roi s'est densifié depuis que le statut de régnicité a été accordé par François I<sup>er</sup> et confirmé par ses successeurs. Les gens de la Maison de Ville, obligés d'envoyer à chaque élection pontificale, une ambassade d'hommage par laquelle ils redisent sous serment leur obéissance au pape, se doivent aussi de formuler rituellement l'amour du roi qui renouvelle et confirme leurs privilèges.

- 2 Cerner l'identité citadine des Avignonnais par le recours aux actions cérémonielles revient à approcher un vaste ensemble de conduites formalisées qui sont collectivement réitérées dans l'espace public, et pour lesquelles les sources disponibles permettent de saisir la dualité du lien au pape et du lien au roi. Sans doute faudrait-il replacer, comme cela a été fait ailleurs, la relation à la souveraineté dans le système cérémoniel global d'une *communitas* sur lequel s'exercent le jeu des mythologies urbaines et des représentations corporatives, la force des pratiques processionnelles et celle des liturgies municipales, la mobilisation des pieuses légendes ou l'efficacité des saintes reliques<sup>3</sup>. A l'intérieur de la sphère des cérémonies ainsi définie, on se limitera ici à l'examen des entrées solennelles : parmi les différentes possibilités d'accueil protocolaire réservé à de grands personnages ou à des visiteurs de marque, les entrées royales, celles des cardinaux-légats et celles des archevêques d'Avignon présentent des analogies formelles, dont témoignent notamment les livrets des relations d'entrée<sup>4</sup>. On se concentrera sur une période comprise entre le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle – marqué par les cérémonies d'accueil du cardinal légat Alexandre Farnèse (16 mars 1553) et l'entrée du roi Charles IX (24 septembre 1564) – et d'autre part, le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle qui voit s'effectuer la dernière entrée d'un roi, celle de Louis XIV (19 mars 1660) et la dernière entrée d'un légat, celle de Flavio Chigi, neveu d'Alexandre VII (9 septembre 1664). L'objectif limité qu'on se propose est d'abord de démontrer quelques-uns des mécanismes qui permettent à la communauté citadine d'exercer collectivement le lien au roi et le lien au pape dans les pratiques de réception réglées, avant de mettre en évidence la part qu'occupe la mythologie urbaine, à l'intérieur d'une identité politique complexe qui renvoie à la souveraineté du pape et à celle du roi.
- 3 S'il est vrai que la ville d'Avignon réserve aux rois de France les entrées les plus fastueuses par la mise en scène du dispositif d'accueil, l'ensemble présente des éléments qui indiquent la cohérence de ces actions cérémonielles. D'abord, en termes de préparation, les accueils relèvent de la compétence du conseil de ville et de ses trois consuls. Pour les solennités les plus lourdes, ils peuvent confier à un groupe de notables (les députés sur l'entrée) la responsabilité de l'organisation matérielle et financière. La légalité des dépenses publiques qui seront ordonnées implique en théorie une approbation des officiers du Palais apostolique. Ce sont encore les magistrats municipaux qui, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, couvrent de leur autorité la rédaction d'un livret imprimé, ayant pour but tout à la fois de conserver la mémoire de l'événement, de célébrer la ville et de servir de base jurisprudentielle en cas de contentieux<sup>5</sup>.
- 4 Quelles que soient ses variantes, l'entrée demeure avant toute chose un accueil formalisé par lequel un cortège se met en mouvement pour aller au devant de celui que l'on veut honorer le long d'un itinéraire de traversée de la ville. Un même point de départ s'est imposé pendant plus de trois siècles, avec la porte Saint Lazare située au nord-est de l'enceinte. Sans doute ce rôle lui a-t-il été assigné par sa position sur la voie d'arrivée normale des voyageurs qui suivent les bords du Rhône par la route de Lyon ; elle est devenue dans la conscience citadine le passage obligé des solennités liminaires, comme le rappelle la relation municipale de l'entrée de Charles IX : « c'est là que les papes, empereurs, roys et grands seigneurs ont accoutumé d'estre accueillis et de faire leurs entrées »<sup>6</sup>. A proximité du ravelin qui protège cette porte, l'installation d'une tribune aux harangues permet l'accomplissement des cérémonies de la parole et des gestes rituels qu'impose la présence du roi, alors que celle du cardinal légat exige l'aménagement temporaire d'une chapelle. La présentation du dais conserve jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup>

siècle une place centrale dans les accueils avignonnais des rois et des légats : elle ne recule qu'à partir du passage de Louis XIV qui, se voyant présenter le dais, en remercia le premier consul, mais déclina l'offre. Or, la confection de ce baldaquin sous le nom de « poile » ou « palli » est l'une des préoccupations prioritaires aux yeux des gens de la maison de ville. La plupart des relations et des chroniques décrivent avec précision la forme et la couleur du dais ; lorsqu'il est utilisé cet instrument d'honneur est soutenu par six montants en bois peints que saisissent le viguier et les trois consuls, accompagnés d'autres membres de l'élite locale<sup>7</sup>.

- 5 La formation des cortèges comme le déroulement des itinéraires évoquaient des éléments processionnels classiques dans la vie de la communauté. La mise en cortège de la communauté urbaine implique une représentation corporative de la maison de ville, des ordres religieux, des officiers du palais et des docteurs de l'université. Elle suppose aussi la participation des corps de métiers et la mobilisation des compagnies de quartier. Lors de l'entrée du cardinal Farnèse en 1553 les ouvriers de la laine et l'art des veloutiers sont des acteurs à part entière du défilé de la cité avignonnaise sortant à la rencontre de son légat<sup>8</sup>. La symbolique des couleurs dans le choix des livrées soutenait l'expérience collective d'une appartenance unanime et bigarrée à la *communitas*. Si les métiers ont perdu de leur visibilité au fil du temps, notons que les compagnies de quartiers, composées de citoyens en armes, gardent leur importance en plein XVII<sup>e</sup> siècle. Avec leurs officiers et leurs étendards, ces milices incarnent peut-être une identité micro-locale, mais, plus sûrement, elles configurent la totalité citadine des sept paroisses. La dimension processionnelle est avérée par l'itinéraire dans les rues d'Avignon : les entrées solennelles se font sur un parcours stable, dont les principales étapes n'ont pratiquement pas changé jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>. Les rues ont été recouvertes de sable et les maisons ont été pavisées réglementairement sur les ordres des autorités de la ville comme on le fait pour les processions de la Fête-Dieu. Le terme du parcours d'entrée est identique à celui des grandes processions générales : il s'agit de la place du palais et de la métropole Notre-Dame des Doms. Toutefois, les deux logiques de déplacement ne sont pas les mêmes. Comme l'a montré M. Venard, les processions générales suivent avec des variantes des itinéraires circulaires qui forment un tour des paroisses et elles ne s'éloignent guère de l'ancienne enceinte<sup>10</sup>. En un mot, elles protègent et elles sanctuarisent. En revanche, l'itinéraire de l'entrée correspond à une traversée de la ville, tendue vers son centre religieux et politique. Dans la cathédrale, les rois et les cardinaux sont accueillis par l'archevêque et le chapitre selon des formules liturgiques variables (*Te Deum*, célébration et bénédiction solennelle, proclamation d'indulgence). Au palais des papes, les souverains et les prélats trouvent le logement et assistent aux dernières séquences d'hommage que rendent les notables locaux. Dans tous les cas, l'entrée solennelle met en actes une prise de possession consentie qui s'adresse au roi, au légat ou à l'archevêque.
- 6 Cette stabilité des parcours et de leurs principales scansions ne doit évidemment pas cacher que les rituels d'entrée dans la ville d'Avignon entre XV<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles ont connu des transformations fortes dans leur dimension festive, à travers le déploiement variable du faste décoratif et l'épanouissement de ce qu'il faut bien appeler une forme de consommation du spectacle. Pour mémoire, on citera l'exemple de l'entrée de la reine Marie de Médicis en 1600, dont l'*inventio* avait été confiée aux pères du collège des Jésuites d'Avignon. Initialement imaginé pour Henri IV, qui était attendu à Avignon, le thème proposé par le père Valladier, le *Labyrinthe de l'Hercule Gaulois triomphant* offre une longue série de variations autour du mariage royal : il fait correspondre à chaque arc

triomphal une divinité nuptiale associée à un Hercule-Henri IV qui conduit victorieusement ses sept principaux travaux, jusqu'au terme de son parcours devant la cathédrale. En parallèle à chaque arc, une scène de théâtre (un échafaud) est occupée par des musiciens, des enfants qui récitent des vers, ou des personnages qui déclament à la gloire d'Henri IV et de Marie de Médicis. Cette spectaculaire entrée de 1600 fut exceptionnelle par son ampleur et sa durée (il fallut plusieurs heures pour traverser la ville), mais aussi par la qualité de l'érudition mobilisée et le retentissement que lui donna la relation imprimée<sup>11</sup>. On voudrait noter ici qu'en tant que ritualité d'accueil citadine, elle n'est pas fondamentalement différente de l'entrée effectuée six ans plus tôt par le cardinal Ottavio Aquaviva, légat d'Avignon. Beaucoup moins fastueuse, l'entrée de 1594 avait été constituée sur le même parcours, avec une série d'architectures éphémères, de tableaux vivants et d'écritures exposées. Imaginée par un juriste local, cette cérémonie portait un message explicitement contractuel, en imposant au cortège du prélat un parcours dialogué sur les vertus de gouvernement que ne manquerait pas de démontrer le nouveau légat de l'Etat Avignon<sup>12</sup>. Si l'on veut s'assurer de la relative continuité du phénomène de l'entrée, en dépit de formes spectaculaires différenciées, il faut parcourir le journal d'un marchand comme celui de Jean Roubert. Bon citoyen soucieux du bien public, il a consigné, à la suite des tarifs de la gabelle municipale, une série de notes brèves sur des charges qu'il a obtenues, les résultats des élections consulaires, et plus largement sur les événements mémorables dont il voulait conserver une trace écrite. A ce titre, les entrées de l'archevêque Tarugi (1593), du cardinal Aquaviva (1594) de l'archevêque Bordini (1598), de Marie de Médicis (1600), du légat Aldobrandini (1601) s'inscrivent dans la continuité des autres rites municipaux ; le bourgeois avignonnais y placera tout aussi bien les processions, les offices de la mort d'un pape et de l'élection de son successeur, l'accueil des puissants (vice-légats, généraux des troupes pontificales, princes de passage), ou encore les réjouissances et feux de joie organisés à l'annonce des grandes nouvelles. Le souci de Roubert, qui fut trésorier de la ville, était sûrement de tenir bonne note des occasions légitimes pour lesquelles on avait dépensé de l'argent public, mais il s'agissait tout autant de fixer par écrit les éléments d'une même et unique chronique cérémonielle de la cité<sup>13</sup>.

- 7 La relative cohérence des entrées avignonnaise s'explique par l'intervention des Jésuites vers lesquels la Maison de Ville se tourne de façon régulière à partir de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle : sollicités en 1598 pour l'entrée de l'archevêque Bordini, en 1600 lors du passage de la reine Marie de Médicis, ou en 1601 avec le cardinal Aldobrandini, les pères de la Compagnie sont devenus des intermédiaires obligés pour les gens de la Maison de ville en charge des fêtes et des solennités de l'accueil. Leur savoir faire amplement démontré lors des spectacles et des fêtes organisées dans le collège a eu un retentissement sur les mises en scène de l'entrée<sup>14</sup>. La cérémonie d'accueil de Louis XIII en 1622 a été confiée au père Annibal Gelliot, qui œuvrait aussi pour les fêtes de la canonisation de saint Ignace et saint François Xavier. L'entrée triomphale du roi, revenant d'une campagne contre les protestants du Languedoc, fut placée sous le signe de la voie lactée, emblématisée en «chemin des héros vers le palais de la gloire». Un tel choix s'explique sans doute par l'intérêt des pères du collège pour la science astronomique, mais il se justifie rhétoriquement grâce aux nombreux échos métaphoriques (l'écharpe du roi, la blancheur des lys, le chemin royal des dieux...) qu'autorise le thème céleste de la voie lactée<sup>15</sup>. Malgré l'éclat évident des fêtes de la présence royale, qui ont fini par éclipser les autres, il ne faudrait pas sous-estimer la continuité et la cohérence des rituels citadins. Une continuité bien attestée dans les parcours et les gestes, mais aussi dans les éléments de

décor éphémère : ainsi, pour des raisons financières autant que par manque de temps, le réemploi des arcs de triomphe lors de deux entrées successives devait contribuer à rapprocher ces événements les uns des autres. En 1601, pour l'arrivée du cardinal Aldobrandini, on réemploya une partie du matériel de 1600 ; en 1625, pour celle du légat Barberini, on reprit des arcs de l'entrée de Louis XIII en y ajoutant un ensemble d'inscriptions neuves adaptées à la réception du neveu d'Urbain VIII<sup>16</sup>.

- 8 On a parfois tenté de déduire la signification politique des entrées à partir du rôle primordial des Jésuites qui en furent programmeurs iconographiques, scénographes ou commentateurs officiels. Il est incontestable, comme l'a montré naguère Margaret Mac Govan en étudiant les relations dues aux pères Valladier et Gelliot, que le discours d'exaltation du roi s'inscrit dans un contexte spécifique de défense des intérêts de la Compagnie et de polémique anti-protestante<sup>17</sup>. Toutefois, le sens de l'entrée ne se réduit pas aux intentions des relationnistes, et l'on ne peut négliger le fait que, pour les élites locales qui tenaient à ce que soient imprimés et diffusés ces livres, la priorité était, avant toute chose, de publier le lien cérémoniel qu'ils avaient établi avec la souveraineté du roi à partir même de leur statut de cité sujette de la monarchie pontificale. Il importe donc de comprendre comment la ville d'Avignon, obéissante cité du pape Clément VIII en 1600, de Grégoire XV en 1622, ou d'Alexandre VII en 1660, pouvait formuler l'expérience rituelle d'un rapport de sujétion avec le roi de France.
- 9 Les cérémonies de l'entrée royale dans les récits et dans les relations imprimées montrent que les autorités ont accompli les gestes les plus traditionnels par lesquels une ville se donne à la souveraineté du roi. La remise des clefs par les trois consuls en charge est une constante de l'entrée de Charles IX à celle de Louis XIV, selon des formules assez banales et que l'on retrouverait ailleurs dans le royaume, mais que les harangues ou les vers emphatisent volontiers en jouant sur l'héraldique de la cité ou le motif classique du don des cœurs. Ainsi en 1622, le roi est harangué au nom des trois consuls par l'assesseur :  

[...] nous voicy prosterner aux pieds de Votre Majesté pour consacrer en toute humilité, fidélité et obéissance nos fortunes, nos corps et nos coeurs, ensemble de tous les ordres de vostre très fidèle et obeissante Ville d'Avignon, laquelle sortant par ses portes qui sont toutes descloses pour vous donner les clefs de son coeur, se sacrifie à vos divins mérites [...]<sup>18</sup>
- 10 Le roi reçoit ensuite les clefs des mains d'une jeune fille, allégorie de la ville, accompagnée d'un petit Cupidon qui récite les vers suivants : « Grand Roy la merveille des Cieux / Qui faictes briller à nos yeux/ Mille éclats de vostre victoire /Avignon ce divin séjour/ Vous ouvre le Ciel de la Gloire / Et donne les clefs de l'Amour ». On retrouvera pour Louis XIV le même dispositif de mise en scène avec une personnification de la Ville, accompagnée d'une harangue de soumission. Une petite fille de neuf ans issue de la noble famille des Galéans de Gadagne présente trois clefs liées par un cordon de soie bleue que le roi prend puis remet, en disant qu'elles étaient dans de très bonnes mains et qu'il fallait les y laisser ; le juriste porte parole protocolaire des consuls prononce l'habituel discours de l'offrande des cœurs : « Sire, Nous venons aux pieds de vostre Majesté pour luy rendre des tesmoignages solennels de nostre parfaite obéissance et de notre inviolable fidélité, et pour la supplier très humblement d'agréer qu'en lui présentant les Clefs de nos portes, nous luy offrons aussi les cœurs de tous nos concitoyens, qui n'ont point de plus ardent désir que de vivre, et de mourir pour le service de vostre Majesté »<sup>19</sup>. A ces protestations oblatives qui sont traditionnelles, les rois répondent invariablement dans les termes les plus convenus de l'affection royale, mais qui sont, en l'espèce, les seuls liens que l'on puisse exprimer avec les sujets d'un autre souverain dont on reçoit la totale obéissance.

« Quoique vous ne soyez pas mes Sujets, je conserveray néanmoins toujours beaucoup d'affection pour vostre Ville et pour vostre particulier » La réponse attribuée à Louis XIV quelques semaines plus tôt devant l'ambassadeur avignonnais venu à sa rencontre, résume assez bien le sens de la relation que les notables ont imaginée et mise en scène entre d'un côté, l'amour des Avignonnais et, de l'autre, la protection des rois de France.

- 11 L'opération collective réglée par laquelle la cité se donne au souverain français passe également par l'expérience visuelle des images et portraits royaux, accompagnés d'un ensemble d'écritures d'apparat célébrant le nom du roi, seul ou aux côtés de ceux du pape et du légat. On sait que l'entrée royale offerte à Marie de Médicis fut rythmée par une série de portraits d'Henri IV sous les traits de l'Hercule-gaulois ; en 1622, le monument équestre de Louis XIII occupant le centre de la grand place formait l'une des curiosités remarquables du décor. Plus significative peut-être que la figuration du souverain, la profusion d'héraldique royale joue son rôle dans une appropriation symbolique temporaire de l'espace urbain. La présence des armes de France se vérifie sur les portes d'entrée, tout au long du parcours à l'intérieur des arcs de triomphe, mais aussi sur la façade de l'hôtel de ville ou les portes du palais apostolique, c'est-à-dire sur les emplacements habituels des emblèmes du pape et de la ville. On sait par les discours et les relations que les armoiries municipales (trois clefs et deux gerfauts) autorisaient de faciles confusions entre l'emblématique du Saint Siège, dont les clefs ouvrent le Ciel, et les clefs de la ville d'Avignon, qui ouvraient au roi les cœurs de tous les habitants. De la même manière, en 1660, une inscription monumentale, *Amant se invicem lilia et claves*, est placée sur la façade de la Maison de Ville pour proclamer l'amour des lys et des clefs, conjugué en la personne de cet autre Clovis qu'est Louis XIV<sup>20</sup>.
- 12 Dans ces divers aspects de la cérémonie, on retrouve les échos d'une logique du don qui est à l'œuvre à travers les entrées royales françaises du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>21</sup>. Le rituel des clefs et l'offrande des cœurs qui en sont les signes habituels, s'accompagnent d'un présent coutumier que les consuls donnent au souverain lors de son premier passage dans la ville : il s'agit d'une coupe précieuse remplie de pièces d'or offertes au roi le lendemain de son installation au palais. La première attestation de cette pratique remonte au voyage de Charles IX, qui reçut deux cents médailles d'or sur lesquelles « estoit insculptée la tête du Roy en couronne lauréale et triumphale, et a l'autre renvers estoit la citty d'Avignon avec ces mots *Avinionis munus* »<sup>22</sup>. Abritant successivement plusieurs ateliers monétaires, la ville semble avoir trouvé sans mal les graveurs et les fondeurs auxquels elle confiait cette commande. Le type de la monnaie commémorative comprenant une représentation du profil royal et une vue de la cité accompagnée d'une courte inscription se retrouve à chaque entrée royale<sup>23</sup>. On sait que les dons de cette nature n'étaient pas réservés aux rois car les cardinaux légats en recevaient ainsi que les autres hôtes de passage. Mais la coupe offerte au roi rappelle surtout les dons d'usage destinés au souverain pontife, tout particulièrement la vaisselle précieuse remise aux papes lors des serments d'hommage prononcés à Rome par les représentants d'Avignon.
- 13 En se donnant au roi de France sous des formes établies, la Maison de ville tend à solenniser un lien qu'elle manifeste par ailleurs en de multiples occasions : lors des ambassades envoyées à la cour par exemple, mais aussi dans les festivités consacrées aux grands événements de la dynastie. Pour ne citer que quelques exemples parmi beaucoup d'autres, on a processionné à Avignon pour célébrer la conversion d'Henri IV, on a fêté la naissance du fils aîné de Louis XIII en 1638, et l'on organisera de somptueuses réjouissances en 1661 pour la naissance du Dauphin<sup>24</sup>. Ce lien au roi magnifié par les



cérémonies d'entrée, la Ville le conçoit encore au début du XVII<sup>e</sup> siècle comme un modèle de réciprocité entre d'un côté l'amour des Avignonnais et de l'autre la puissance et la dilection d'un souverain protecteur. Devenus des quasi-sujets du roi de France par l'octroi de privilèges spécifiques, dont il faut aller chercher la confirmation à chaque nouveau règne, les Avignonnais, jusqu'aux années 1660, ont conservé simultanément l'expérience des cérémonies qui scellaient leur obéissance envers la monarchie pontificale depuis le XV<sup>e</sup> siècle.

- 14 L'entrée d'un cardinal-légat, bien que plus fréquente que celle des rois, n'en restait pas moins un moment exceptionnel dans la chronique des cérémonies locales. La portée exacte de ce type d'événement doit se comprendre à partir de la figure spécifique de délégation de pouvoir que représente aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles la personne du légat pontifical<sup>25</sup>. Rappelons à la suite des historiens de la diplomatie pontificale que, dans sa définition la plus générale, le légat est un prélat envoyé par le pape pour tenir sa place et exercer sa juridiction dans les lieux où il ne peut se trouver. Il existe plusieurs espèces de légats, ceux qui représentent le pape dans les pays étrangers et ceux qui gouvernent certaines provinces des Etats de l'Eglise, comme le légat de Bologne ou le légat d'Avignon. Les légats *a latere* (détachés d'auprès du pape) forment le sommet de cette hiérarchie. Leur place dans l'histoire de la représentation diplomatique du Saint-Siège, notamment en France, a été l'objet de diverses études qui soulignent les traits caractéristiques que sont l'éminente dignité du personnage, le faste de sa mission et l'ampleur de ses pouvoirs de juridiction spirituelle. Ces spécificités permettent de comprendre les formes d'entrée publique qui étaient réservées aux légats dans les villes du royaume au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle, jusqu'à la légation de Flavio Chigi en 1664, la dernière de ce type. Le cas d'Avignon -à la fois ville étape sur le parcours des légats italiens envoyés en mission diplomatique mais aussi ville sujette de la papauté gouvernée sous l'autorité de son propre légat- est politiquement et juridiquement distinct de celui des autres villes françaises traversées par ces prélats, même si les formes cérémonielles demeurent très proches, comme le montrent les relations de voyages de ces cardinaux à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>26</sup>. Avignon, qui ne connaît plus de légat résident depuis le départ du cardinal Aquaviva en 1596 et l'attribution de cette charge aux cardinaux-neveux, se retrouve confrontée à des visites exceptionnelles lorsque ces mêmes cardinaux sont investis d'une mission diplomatique et s'arrêtent quelque temps sur les terres pontificales. Dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, ce fut le cas en 1601, avec la légation du cardinal Pietro Aldobrandini, neveu de Clément VIII, en 1625 avec la légation de Francesco Barberini, neveu d'Urbain VIII et en 1664 avec la légation de Flavio Chigi, neveu d'Alexandre VII<sup>27</sup>.
- 15 La pratique de l'entrée solennelle dans une ville sujette était pour les autorités du Saint-Siège un instrument occasionnel mais puissant d'affirmation de la souveraineté du pape. Sous le pontificat de Clément VIII, l'intégration de Ferrare avait été en partie construite sur l'efficacité politique et symbolique des entrées solennelles : celle du nouveau légat Aldobrandini d'abord, puis celle du pape lui-même pendant son voyage de prise de possession entre mai et novembre 1598<sup>28</sup>. Lors d'une entrée en Avignon, le lien à la souveraineté pontificale, médiatisée en quelque sorte par la présence du cardinal légat, s'exprime publiquement : celui que reçoivent les habitants est, par des signes visibles, le représentant de la personne même du pape en tant que souverain pontife. Dans ce long parcours depuis la chapelle de la porte Saint-Lazare jusqu'à son arrivée à l'intérieur de la métropole, la personnalité propre du cardinal légat tend à s'effacer devant la couleur de ce que doit être une entrée pontificale. En effet, les éléments codifiés du vêtement de



l'entrée, réglés par les maîtres des cérémonies, imposent au prélat ses couleurs et ses ornements. Il porte une soutane rouge, un rochet, une chape pontificale avec capuchon et chapeau : lorsqu'il passe sous le dais de couleur rouge que lui tendent les consuls, il est monté sur une mule blanche, dont les ornements sont rouges. Les prélats, habituellement des évêques qui le suivent portent rochets et mantelets sur la soutane ; les bagages qui suivent parfois dans le cortège sont aussi couverts de rouge<sup>29</sup>. De leur côté, les archevêques d'Avignon viennent participer aux préliminaires de l'accueil et remontent ensuite vers la cathédrale pour revêtir les ornements pontificaux avant le début des célébrations. En un mot, l'entrée du légat en Avignon n'est pleinement accomplie que par sa capacité à créer pendant quelques heures à l'intérieur de la ville, une présence visible de la monarchie pontificale en la personne de celui qui chemine sous le dais en distribuant ses bénédictions. Il faut peut-être alors relativiser la singularisation trompeuse qu'induisent les livrets et leur décryptage raffiné des inscriptions ou des emblèmes comme autant d'allusions personnelles, hautement individualisées, alors que du point de vue global de la cérémonie la personne du cardinal-légat est largement estompée par l'effet de souveraineté d'une entrée pontificale en rouge et blanc. Que les relations s'attardent avec une insistance voulue sur le dais et ses franges de fils d'or mêlés de rouge, qu'elles notent la forme du chapeau d'où tombent de grands flots rouges, ou qu'elles s'attardent sur la couleur de la housse de sa monture, tous ces détails indiquent que le phénomène de l'entrée, cérémonie municipale et festive, est perçue dans sa formalité selon des modèles liturgiques<sup>30</sup>. Pour les sujets du pape, et spécialement pour les gens de la Maison de ville qui dépensent les deniers publics en recevant le légat, le bon déroulement de l'accueil au XVII<sup>e</sup> siècle correspond en partie aux mêmes codes visuels que les cérémonies religieuses auxquels ils assistaient. On saisit par là la difficulté qu'il y aurait à vouloir évaluer le caractère religieux ou civil, profane ou sacré d'une expression rituelle aussi mêlée.

- 16 La même remarque vaut aussi pour la confirmation des statuts de la ville, qui s'impose à tous les légats d'Avignon lors de leur entrée du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle. L'une des premières attestations connues se trouve dans les délibérations qui enregistrent les dispositions de l'accueil réservé à Charles de Bourbon<sup>31</sup>. Après de longues négociations en cour de Rome, l'archevêque de Lyon, dont Louis XI souhaitait la désignation à cette charge lucrative, est investi par le pape Sixte IV comme gouverneur et légat et il fait son entrée en compagnie de son frère le 23 novembre 1473. Dans un contexte de grande incertitude, les précautions prises par la Maison de Ville pour obtenir des garanties sont juridiques et politiques, mais elles sont aussi cérémonielles. Avant d'entamer le parcours jalonné de théâtres et d'arcs de triomphe, le légat est donc introduit dans une chapelle en bois édifiée à la porte Saint-Lazare, à l'intérieur de laquelle sont déposées des reliques, dont celle de saint Agricole, en vue de la prestation de serment. A la demande des consuls, il jure de conserver maintenir, protéger et défendre les privilèges, conventions, statuts, libertés et bonnes coutumes de la cité d'Avignon<sup>32</sup>. Si le fait de jurer la conservation des statuts n'est pas une nouveauté dans le rapport que les citoyens avignonnais entretiennent avec leurs supérieurs, on peut supposer en revanche que l'inclusion du serment à l'occasion de l'entrée du légat trouve ici l'une de ses premières manifestations. Quoi qu'il en soit, ce préalable exigé selon un rite propitiatoire, en présence des reliques d'un saint vénéré, est un dispositif qui se maintiendra jusqu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle. La formule s'est allégée mais chacun des légats d'Avignon acceptant une entrée se verra demander une confirmation du même type avant de passer sous le dais et d'entamer le parcours d'entrée. La valeur juridique qu'en tirent les notables comme acte public ne fait aucun doute : en 1553, le récit de

l'épisode du serment prêté par le cardinal Farnèse, est fait par le secrétaire de la ville auteur de la relation d'entrée qui rappelle qu'Avignon est « *ville conventionnée* » ; en 1594, il est précisé de façon encore plus nette que la confirmation du légat Aquaviva fut enregistrée quelques jours plus tard par le notaire secrétaire<sup>33</sup>. Recevoir une confirmation solennelle des statuts ne peut être tenu pour une obligation de pure forme ou un archaïsme politique en plein XVII<sup>e</sup> siècle. On sait que les statuts d'Avignon rédigés en 1441 ont été amendés et réformés en 1561 et en 1570 ; à partir de ces dates, plusieurs impressions se succèdent et s'y ajoute une traduction en français. D'autre part, ces confirmations font référence à celles que les ambassadeurs d'Avignon recevaient de la bouche du pape à chaque nouveau pontificat lors de leur propre prestation de serment en cour de Rome. En un mot, la parole attendue du légat entre pleinement aux yeux des Avignonnais dans une logique de l'obéissance consentie. En septembre 1664, lors de l'entrée du légat Chigi, les mots de confirmation qui ne venaient pas, furent, semble-t-il, réclamés à grands cris à des prélats italiens particulièrement réticents<sup>34</sup>. L'absence de la chapelle avec les reliques de saint Agricole -on s'est contenté d'une tribune aux harangues- les hésitations du cardinal devant une confirmation arrachée par l'assistance plus qu'accordée, et surtout, le contexte de crise entre les Avignonnais et les autorités de la légation révèlent l'acuité de l'enjeu politique que recouvre la parole rituelle, dès lors que le lien d'obéissance est fragilisé ou contesté.

- 17 La prise en compte des usages romains ne s'impose pas seulement par référence aux prestations de l'hommage de la cité devant le pape : elle éclaire aussi les violences provoquées en fin de parcours par l'appropriation du dais. En effet, l'usage bien connu à Rome autorise coutumièrement la foule présente à s'emparer du baldaquin et du cheval blanc du pape lorsque celui-ci arrive devant le Latran au terme de sa chevauchée d'entrée<sup>35</sup>. Ces désordres inévitables qui peuvent alors prendre des formes plus ou moins brutales, lorsqu'il s'agit d'arracher la bride de la monture ou de s'emparer du baldaquin et de ses ornements, les cardinaux-légats -en tant que représentants du souverain-pontife- les connaissent aussi lors de leurs entrées dans les villes du royaume. Dans le cas d'Avignon, il semble bien que les bousculades et les brutalités qui se déroulent sur le parvis de Notre-Dame des Doms surgissent d'un partage des accessoires de réception entre les serviteurs de la Maison de ville et les palefreniers du légat. En 1594, la relation précise à propos du cardinal Aquaviva :

étant arrivé, il descendit de sa mule, sur laquelle tout aussitôt l'un des courriers des sieurs consuls de ladite ville remonta, et l'amena quant à soy, estant la coutume telle, que la mule que mesdits seigneurs légats montent lorsqu'ils font leur entrée triomphante et sont receus en ladite ville [...] est incontinent acquise auxdits courriers, comme de mesme le day ou palli qui fut porté par lesdits sieurs consuls [...] appartint et fust acquis aux estaffiers de mondit seigneur<sup>36</sup>.

- 18 En 1625, la brutalité du partage et ses raisons apparaissent plus clairement dans la relation de Cesare Magalotti : « la mula fu tolta con gran violenza dai mazzieri della città, i quali poi la restituirono per una mancia di quaranta scudi, e nel medesimo tempo fu tolto dai palafrenieri il baldachino che era loro ripaglia : per renderlo ebbero della città otto pistole »<sup>37</sup>. Les violences de fin de cortège aboutissent à une gratification, qui régule le *jus spoli* que la population exige en de pareilles occasions.
- 19 Si l'entrée du légat d'Avignon depuis le XV<sup>e</sup> siècle est bien un rituel de fondation de pouvoir, elle l'est parce qu'elle s'effectue dans des formes coutumières, avec ses gestes imposés, ses paroles attendues, ses désordres inévitables ; elle l'est aussi parce qu'elle implique une soumission consentie des autorités municipales qui en attendent en

contrepartie une confirmation solennelle des droits de la Ville et des bons usages de gouvernement de la Légation. L'insistance des consuls à proposer la cérémonie ne relève donc pas de la formalité protocolaire. Certaines de ces entrées, lourdes et coûteuses, auraient pu être évitées ; elles n'ont été reportées que de quelques jours ou de quelques semaines. En 1625 et en 1664, les légats qui ont pénétré dans la ville en vêtement de voyage acceptent de ressortir pour faire une entrée attendue de tous. Enfin, par son effet de cérémonie pontificale, la formule se distingue de l'accueil plus léger qui accompagne de façon irrégulière l'arrivée des vice-légats au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle. Au sens strict, il n'existe pas de cérémonial solennel pour l'entrée du vice-légat. Certes, celui-ci peut être accueilli aux portes, mais cette réception ne semble pas obligatoire et ne présente pas de règle fixe. Quand on s'y résout, la Maison de Ville déploie les signes d'honneur et de joie qu'on accorderait à un visiteur de marque : une délégation officielle, quelques coups de canons ou des détonations ; s'y ajoute éventuellement l'exposition des armoiries du prélat. Cependant, l'essentiel ne se déroule pas dans l'espace urbain, mais à l'intérieur du palais des papes dans la grande chapelle, où l'on lira en présence des consuls le bref de nomination du nouveau venu. Par comparaison, l'entrée des archevêques d'Avignon, lorsqu'ils viennent prendre possession de leur siège paraît conserver au XVII<sup>e</sup> siècle une consistance plus forte, sans doute parce que la tradition est ancienne<sup>38</sup>. Au total, l'arrivée des vice-légats est peu imprégnée par la mise en scène du lien d'obéissance de la cité envers la monarchie pontificale : simple délégué du légat absent, le vice-légat n'est pas reçu obligatoirement sous des formes d'adhésions collectives qui fonderaient ses pouvoirs dans un consensus ritualisé.

- 20 Les éléments de l'identité urbaine que recouvre la pratique de l'entrée ont été soulignés par des historiens soucieux de retrouver dans l'évolution de cette cérémonie les mutations politiques, religieuses ou culturelles du destin des corps de ville entre XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles<sup>39</sup>. De ce point de vue, Avignon partage avec beaucoup d'autres villes françaises une évolution puisant dans le même répertoire de gestes, d'images empruntées à la culture savante ou aux références chrétiennes. Toutefois, on aimerait souligner ici la part que prend la mythologie citadine dans ces occasions particulières que sont les rituels de l'entrée, non pour en souligner la singularité, mais afin de montrer comment s'articulent mythes et cérémonies, autour du double lien au roi et au pape. Depuis longtemps, la ville s'est dotée d'une conscience mythique d'elle-même qui autorise une relecture de son propre destin : cette identité complexe, celle d'*Altera Roma*, est bien présente au XVI<sup>e</sup> siècle dans la culture citadine, notamment à travers le discours des notables municipaux<sup>40</sup>. Le mythe procède d'une conscience civique aigüe et il exprime l'orgueil d'une Maison de Ville : pour les hommes du XVI<sup>e</sup> siècle, la perfection urbaine est inscrite dans des signes déposés dont ils devinent le sens. Or, Avignon porte en elle le nombre sept, le plus parfait de tous les nombres, qui l'identifie au modèle de l'*Urbs*. On se plaît à souligner qu'elle possède sept paroisses, sept palais, sept hôpitaux, sept monastères d'hommes, sept couvents de femmes, sept collèges, sept portes. Ce discours d'auto-célébration de la ville se soutient aussi par un légendaire sacré, qui doit beaucoup à l'intervention des évêques réformateurs et à celle des Jésuites, dont on peut dire qu'ils ont à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle requalifié — par le texte et par l'image — le profil d'une cité sainte. Selon de pieuses légendes locales, la ville tire sa foi des temps apostoliques par l'évangélisation de saint Ruf, présenté comme fils de Simon de Cyrène ; le rocher des Doms passe pour avoir été le refuge de sainte Marthe, et c'est à elle, l'hôtesse du Christ que la légende attribue la construction miraculeuse de la métropole. La ville vénère aussi dans l'obscurité des temps barbares des évêques comme saint Magne, saint Agricol et

saint Vérédème ; elle admire à travers le pont qui enjambe le Rhône la figure de Bénézet, berger bâtisseur, et elle célèbre comme un saint le bienheureux Pierre de Luxembourg. Cette mythologie locale, indissolublement civique et religieuse, comporte un troisième élément qui ordonne tous les autres dans la conscience d'un destin exceptionnel : c'est le séjour des papes qui fait pleinement d'Avignon le siège apostolique et la seconde Rome. De ce passé révolu qui fonde un lien avec la papauté, les habitants gardent une mémoire confuse, mais conservent une expérience permanente à travers la monumentalité du palais, dont l'énorme masse s'impose toujours aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles comme le lieu d'exercice légitime de la puissance souveraine<sup>41</sup>.

- 21 Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, le mythe urbain alimente les cérémonies, auxquelles il fournit des éléments de discours et un vaste répertoire symbolique, largement reconduit dans des rituels voués à la célébration monarchique. En sens inverse, il faut bien constater que les cérémonies approfondissent cette mythologie, notamment par le contenu et la diffusion des relations d'entrée. En 1601, par exemple, la publication du *Labyrinthe de l'Hercule Gaulois* correspond à la volonté de prolonger et d'amplifier l'écho obtenu par l'entrée de Marie de Médicis. Rétrospectivement, le livre place les festivités de l'accueil sous le thème septénaire grâce à des correspondances multiples — et forcées — que suscite le nombre sept dans l'histoire du roi, de la reine et d'Avignon. Bien sûr, cette *inventio* totalement factice est naturalisée en la personne du roi qui serait l'origine de tout le discours : « les sept principaux incidents et détours de sa vie, par lesquels avec tant de merveille, il est parvenu à cette gloire, fournirent l'idée d'un labyrinthe septénaire [...] »<sup>42</sup>. Le discours du nombre septénaire placé au début du *Labyrinthe* offre ainsi un long développement de numérologie sur l'identité de la ville : il reprend les sept *septénaires* traditionnels, il y ajoute les sept papes légitimes d'Avignon et cherche les origines de cette identité de la ville dans son statut de Seconde Rome<sup>43</sup>. La relation d'entrée, qui donne la clef de lecture des cérémonies et son interprétation officielle, est aussi le texte qui fournit la version la plus exhaustive et la plus savante de la mythographie citadine des Avignonnais.
- 22 Le livre de Valladier n'est pas le seul à témoigner d'un discours où s'associent idéellement Avignon et Rome : on en retrouve des échos dans les éloges de la ville, comme celui de Jean Monard de Vautret paru en 1635 sur le thème de l'*Alter Roma*<sup>44</sup>. Pour les gens du conseil, la qualification de ville septénaire était bien présente, comme référence commune de ce qui se dit d'Avignon. Ainsi en 1647, lorsque la Maison de Ville propose, à la suite d'une bulle d'Urbain VIII, de choisir officiellement saint Agricole comme le saint patron dont la fête serait d'obligation, les arguments employés par le premier consul associent étroitement le culte du saint protecteur, les fondements de la mythologie citadine et les pratiques de l'entrée :

[...] si nous avvons esté dans ces respects et ses sentiments pour l'amour de ce saint, il n'a pas manqué de sa part de nous assister de ses grâces, et nous pouvons dire que nos misères ont toujours trouvé du soulagement quand nous avons recouru à sa puissance ; de plus, c'est la coutume qu'à la réception de nos légats est porté en procession le chef de Saint Agricole pour être mis sur l'autel et au devant ce chef nos seigneur les légats s'habillent à la pontificale pour faire leur entrée dans notre ville [...] vous agréerez messieurs qu'avec cela je rapporte une curiosité qui conviendra parfaitement à ce que l'on dit de notre ville, car étant toute fondée sur le nombre *septénaire*, puisqu'on y compte sept paroisses, sept palais, sept collèges, sept hopitaux, on dira aussi qu'elle a pris pour son patron dans le choix de saint agricole, le septième de ces évêques<sup>45</sup>.

- 23 Si la mythologie de l'*Altera Roma* perdure dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, il faut ajouter que le contenu de l'orgueil municipal a évolué. Le discours d'auto-célébration tend à insister sur le double caractère de ville savante et de ville sainte<sup>46</sup>. L'excellence d'Avignon en matière de savoirs s'associe à l'exaltation d'une ville catholique, présentée par Valladier comme « vierge et nette de toute hérésie, ennemie résolue de tout temps des schismes et divisions, boulevard de la foy catholique en ses quartiers, pépinières des vaillants champions pour la défense de la foy orthodoxe parmi les peuples circonvoisins, nourricière de toute sorte d'ordres religieux, desquels elle fait contrescarpe à ses plus grands ennemis... »<sup>47</sup>.
- 24 Dans l'élan de la contre-réforme, une série de lieux communs renforcent la représentation collective de l'*Avenio Sancta* : sa piété insigne, sa fidélité à la foi catholique, les saintes reliques qu'elle conserve, le zèle qu'elle démontre dans les processions etc. On peut prendre la mesure des transformations en cours en examinant, par exemple, la place donnée au thème de la vérité, un élément central du discours de célébration urbaine, qui se retrouve dans plusieurs mises en scène de l'entrée. L'allégorie de la vérité joue un rôle de premier plan pour l'entrée du légat Farnèse en 1553 et dans celle de Charles IX en 1564, sous les traits d'une jeune fille qui intervient dans les déclamations de vers ou la remise des clefs. Les racines de cette référence éminemment classique sont ancrées dans la culture citadine : depuis le XV<sup>e</sup> siècle, la Maison de ville arbore sur sa façade l'une de ses devises « *Amica veritas* » sous la forme d'une image sculptée et d'une inscription en lettres capitales romaines<sup>48</sup>. Pour l'accueil du cardinal Aquaviva en 1594, la vérité est non seulement personnifiée aux côtés d'une allégorie d'Avignon tenant les clefs de la ville, mais elle est également présente dans les inscriptions peintes sur les murs de la Maison commune et participe du message municipal sur les vertus du légat. Ce *topos* de la vérité - maxime civique et principe de bon gouvernement - est reformulé dans les relations d'entrée du XVII<sup>e</sup> siècle, où Avignon apparaît désormais comme refuge de la vérité, c'est-à-dire bastion du catholicisme, opposé à l'erreur et l'hérésie. C'est le sens que lui donne la relation de l'entrée de Louis XIII qui fait de la cité « l'azile de la Religion et la forteresse inexpugnable de la Vérité qu'elle retient encore pour devise en son Hôtel de Ville »<sup>49</sup>.
- 25 Le mythe d'Avignon au début du XVII<sup>e</sup> siècle, tel qu'il émerge des traditions citadines et de la médiation intellectuelle des Jésuites, autorise parfaitement la Maison de Ville à affirmer son lien spécifique avec le Roi Très Chrétien. En effet, se penser comme Seconde Rome n'est aucunement un signe d'italianité, et les cérémonies de l'accueil permettent de promouvoir un lien assumé avec le roi de France. Tout le livre de Valladier prétend le démontrer : une même histoire providentielle veut associer par des correspondances multiples la cité avignonnaise à la figure d'un roi puissant. C'est sans doute aussi dans ce sens qu'il faut relire vingt ans plus tard les pages les plus enflammées contre l'hydre de l'hérésie, pur produit de la controverse religieuse, mais aussi écho de la mythologie royale à laquelle adhèrent sans hésiter les notables avignonnais au XVII<sup>e</sup> siècle. Le Louis XIII de l'entrée, que célèbre avec emphase le P.Gelliot, n'est pas seulement une figure de l'éloquence jésuite, il est aussi -et peut-être davantage- le héros d'une élite citadine qui se perçoit sous la menace permanente des protestants du Languedoc ou de la principauté d'Orange. Par la relation de 1623, cette entrée de Louis XIII demeurera associée dans la mémoire des gens du conseil à l'épisode inquiétant de la captivité du vice-légat, Guillaume du Nozet, arrêté par les protestants de Nîmes alors qu'il revenait de Montpellier. Resté entre leurs mains pendant une partie de l'année 1622, il ne dut sa libération qu'à l'intervention du roi et à la paix signée en octobre 1622, un mois avant

l'entrée triomphale d'Avignon<sup>50</sup>. On comprend dès lors que les cérémonies d'accueil aient permis aux élites locales d'occuper pleinement la place exacte qu'elles souhaitent tenir dans leur double lien au roi et au pape. Les succès de Louis XIII au cours de sa campagne et les encouragements prodigués par Grégoire XV en faveur d'un accueil triomphal autorisent les Avignonnais à faire de leur ville le lieu de rencontre idéal entre les deux monarchies, où en obéissant aux ordres du pape souverain, ils servent pleinement l'amour du roi qui les protège.

- 26 Dans un contexte radicalement différent, l'entrée de Louis XIV en 1660 témoigne de l'attachement à la fonction tutélaire du Roi Très Chrétien, Fils aîné de l'Eglise. Après une période de violentes tensions politiques et sociales, les autorités municipales traversent avec la légation du cardinal Chigi, neveu d'Alexandre VII, un difficile retour à l'ordre sous l'autorité des officiers du palais. L'annonce de l'arrivée de Louis XIV reçue par le conseil en décembre 1659 représente pour les notables l'occasion de se donner au roi et à sa protection, selon les formes les mieux établies, alors que les sujets de contentieux se sont accumulés avec les autorités romaines. L'accueil permet de réitérer toutes les formules par lesquelles la ville proclame son amour du roi sans cesser de se dire une seconde Rome. Louis XIV, qui a fait une entrée sous une pluie battante et sans grand déploiement de faste, n'en devient pas moins, dans la relation municipale imprimée, le Roi Très Chrétien que l'on aime cérémoniellement dans la cité des papes. La faiblesse relative des développements consacrés au parcours du roi est compensée par une chronique du séjour de Louis XIV entre le 19 mars et le 1<sup>er</sup> avril : elle fixe l'image du souverain protecteur dont les gestes de piété sont soigneusement ordonnés par un récit édifiant allant des Rameaux jusqu'à l'octave de Pâques<sup>51</sup>. L'agenda liturgique du roi et de la reine les conduit dans les églises principales de la ville, dans les couvents et les monastères, à la rencontre de toutes les sacralités tutélaires les plus traditionnelles. Il s'agit bien ici pour le relationniste anonyme de mettre le protectorat royal à sa place dans la représentation que la cité se donne d'elle-même et de ceux qui la protègent. La capacité libératrice de la présence royale est également soulignée par le rappel de la brève incursion du roi à Orange, où il impose le démantèlement de la citadelle, avant de revenir au palais apostolique d'Avignon pour la célébration pascale<sup>52</sup>.
- 27 Dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, la mythologie citadine des Avignonnais s'est incontestablement royalisée et gallicisée, au fur et à mesure que la Maison de Ville intégrait et amplifiait dans sa représentation d'elle-même la place donnée à ce souverain protecteur qu'est le roi de France. La publication du lien cérémoniel explicite cette évolution. Entrer dans Avignon en 1622, c'est *entrer dans la Rome de France* ou encore comme le dit la relation de l'accueil de 1660, entrer dans une *Altera Roma gallica et cisalpina*. Décrire Avignon comme une autre Rome, ce qui est conforme à sa piété et son assujettissement au Saint Siège ne suffit pas à une représentation adéquate de son identité politique, si on n'y ajoute pas immédiatement l'amour du roi : la ville se veut « romaine par excellence mais encore françoise par inclination »<sup>53</sup>. Le souverain qui protège, et envers lequel on a tant d'obligations par les privilèges qu'il confirme, est aussi un roi libérateur dont la puissance fait la sécurité de la ville, en la mettant à l'abri contre ses ennemis de l'extérieur et de l'intérieur. L'insertion de la présence royale, qui permettait de peser sur le rapport de force entre la Ville et le Palais, ne signifiait pas dans l'esprit des élites avignonnaises ou chez les Jésuites metteurs en scène de l'amour du roi, une forme de rupture avec la souveraineté pontificale, qui demeurait dans sa modalité propre, celle de l'obéissance consentie. Jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, le double lien au



roi et au pape ne paraît pas contradictoire sur le plan des expressions rituelles ou des représentations mythifiées de l'identité citadine. En revanche, cette gallicisation légitime et renforce le rejet des figures les plus italianisées de la monarchie pontificale en Avignon, que représentent les vice-légats, leurs officiers, ou encore les soldats de la garnison.

- 28 La cohérence globale des rituels publics, que l'on peut essayer de documenter et de suivre dans leur continuité entre le XV<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècles, n'exclut pas les transformations d'une identité complexe, appréhendée par ce double rapport à la souveraineté du pape et à la souveraineté du roi. Le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle constitue sinon la fin d'un système, tout au moins la mise à l'épreuve d'une logique séculaire des rituels publics de l'entrée. Sans doute, le cas d'Avignon ne fait-il que confirmer ce que l'on sait des tendances d'une monarchie absolue qui se satisfait de l'obéissance des villes, sans avoir même besoin d'en recueillir l'expression ritualisée. Mais ici c'est le double lien au roi et au pape qui semble s'être altéré. Entre 1662 et 1664, les Avignonnais ont connu une série de troubles politiques, liés au conflit qui oppose Louis XIV au pape Alexandre VII et à la famille des Chigi, et les pratiques d'accueil protocolaire n'en sont pas sorties indemnes, tant du côté du roi que de celui du pape. La saisie de la ville et la réunion au royaume s'est effectuée en mai 1663 par des procédures juridiques et militaires, appelées à se renouveler, et qui n'ont plus grand chose à voir avec les formes coutumières de dédition collective vouées à l'amour du roi. De même, en 1664, après le retour sous l'autorité pontificale, l'entrée du légat Flavio Chigi devait permettre de refonder le lien à la souveraineté du pape. Or, pour des raisons multiples dues aux contestations citadines et aux méfiances romaines, l'accueil solennel du prélat s'est révélé d'une grande fragilité en termes de reconstitution d'un consensus politique. En tant que cérémonies d'obéissance, les entrées solennelles ont, d'une certaine manière, cessé d'être efficaces ; elles n'en demeurent pas moins utiles, comme l'indique leur longue survie jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

## NOTES

1. Pour un bilan des travaux relatifs aux cérémonies, notamment dans le contexte italien, on se reportera à M.A. Visceglia, « Riti, simboli, cerimonie nell'Italia nella prima età moderna. Una riflessione storiografica comparativa », *La città rituale*, Rome, 2002, pp. 17-51.
2. La question des entrées dans les villes françaises a suscité chez les historiens une production abondante qui croise des champs disciplinaires et des approches intellectuelles sensiblement différentes. En témoignent quelques publications récentes : *Les entrées, gloire et déclin d'un cérémonial*, Actes du colloque tenu au château de Pau, 10 mai 1996, Biarritz, 1997 ; Les entrées royales, XVII<sup>e</sup> siècle, n° 212 : juillet-septembre 2001 ; M-F. Wagner, L. Frappier et C. Latraverse (dir.) *Les jeux de l'échange : entrées solennelles et divertissements du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 2007.
3. Cette opération est réalisable pour Paris, la capitale posant de façon aiguë la question du lien au roi et au royaume : Jacques Chiffolleau, « Les processions parisiennes de 1412, Analyse d'un rituel flamboyant », *Revue historique*, 1991, pp. 37-76 et Robert Descimon, « Le corps de ville et le système cérémoniel parisien au début de l'âge moderne », *Statuts individuels, statuts corporatifs et*



*statuts judiciaires dans les villes (Moyen âge et temps modernes)*, Marc Boon et Maarten Prak (dir.), Louvain, 1996, pp. 73-128.

4. Sur les relations d'entrée, on se reportera au catalogue d'exposition *Les entrées solennelles à Avignon et Carpentras, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, 18 septembre-24 octobre 1997, Bibliothèque Municipale d'Avignon, 1997. Certains textes ont été réédités partiellement dans M.F. Wagner, D. Vaillancourt, *Le roi dans la ville, Anthologie des entrées royales dans les villes de province*, Honoré Champion, Paris, 2001.

5. La relation d'entrée du légat Farnèse est composée par le notaire secrétaire de la ville Honoré Henrici. Celle de l'entrée de Charles IX en 1564 a été imprimée à Avignon chez Pierre Roux, imprimeur habituel de la maison de ville dans ces années-là. La relation d'entrée du légat Aquaviva en 1594 est due à un juriste, docteur de l'université, Jean Féraud qui est aussi l'inventeur du programme. En revanche, il ne semble pas qu'ait jamais existé de relation officielle pour l'entrée d'Henri III en 1574.

6. *Narration de l'entrée du Roy Charles IX en la cité d'Avignon*. Imprimé en Avignon par Pierre Roux, 1564. Il y a très peu d'exception à cette règle, si ce n'est l'entrée d'Henri III qui s'est faite par la porte du Rhône.

7. Le dais de 1564 pour Charles IX est de satin cramoisi brodé de lys d'or ; ceux qu'on présente à la reine Marie de Médicis en 1600, à Louis XIII en 1622 et à Louis XIV en 1660 sont de velours bleu parsemé de fleurs de lys d'or en broderie et portent sur les quatre faces les armes du roi et de la ville. Les dais présentés aux légats (le cardinal Aquaviva en 1594, ou le cardinal Barberini en 1625) sont de damas rouge ayant des franges de fil d'or.

8. *La Magnifique entrée di Révérendissime et Très Illustre seigneur Monseigneur Alexandre cardinal de Farnes...., Légat de la ville et cité d'Avignon, faite en icelle, le XVI mars 1553*, Avignon, 1553.

9. Les itinéraires d'entrée, une fois franchie la porte Saint Lazare, sont balisés par les mêmes repères qui correspondent à des arrêts du cortège : la rue de la Carreterie, en passant devant la Belle Croix ; l'église des Augustin ; le passage du Portail Matheron, un vestige de l'ancienne enceinte ; la rue de la Saunerie jusqu'à la Place du Change au cœur des quartiers marchands ; puis l'itinéraire remonte vers le nord en direction de la place de la Maison de Ville, avant de déboucher par la rue du puits de Bœufs sur le vaste terrain de la Place du Palais.

10. M. Venard, « Les itinéraires de processions dans la ville d'Avignon », *Ethnologie française*, 1977, p. 55-62.

11. *Labyrinthe royal de l'Hercule Gaulois triomphant [...] Représenté à l'entrée triomphante de la Royne en la cité d'Avignon, le 19 novembre l'an MDC...*, Avignon, chez Jacques Bramereau, [1601].

12. *Bref recueil et sommaire discours du triumphe fait en la ville d'Avignon, à l'entrée et réception de Monseigneur Illustrissime et Reverendissime Cardinal de Aqua-Viva. Recueil ordonné et discouru par Jean Féraud, chevalier de Notre Saint Père le Pape, Docteur et Advocat en ladicte cité*, Lyon, 1594.

13. J. Girard, « La chronique de Jean de Rodolphe Roubert, bourgeois d'Avignon (1582-1606) », *Annales d'Avignon et du Comtat Venaissin*, 1913, pp. 217-242.

14. Sur le rôle des Jésuites dans les fêtes avignonaises : M. Mac Govan, « Les Jésuites à Avignon. Les fêtes au service de la propagande politique et religieuse », *Les fêtes de la Renaissance*, dir. J. Jacquot, t. III, Paris, éditions du CNRS, 1975, pp. 153-171. On peut se reporter au vieil ouvrage du R.P. Chaussat, *Les Jésuites et leurs oeuvres à Avignon, 1553-1768*, Avignon, 1896, pp. 116-121.

15. *La voye de laict ou le chemin des héros au palais de la gloire, ouvert à l'entrée triomphante de Louis XIII...*, Avignon, J. Bramereau, 1623.

16. Sur l'entrée du légat Barberini, on a utilisé ici la relation de Cesare Magalotti, Biblioteca Apostolica Vaticana, Barb. lat. 5687, fol. 113-119. Je tiens à remercier Clément Pieyre de m'avoir permis d'accéder à cette source ainsi qu'à ses propres travaux sur la légation Barberini de 1625.

17. M. Mac Govan, « Les Jésuites à Avignon... », *op. cit.*, pp. 153-154, p. 161, p. 163.

18. *La voye de laict ou le chemin des héros au palais de la gloire... op. cit.*, p. 64.

19. *Relation de ce qui s'est fait et passé à l'arrivée et durant le séjour de Louis XIV, roy de France et de Navarre, dans la Ville d'Avignon, depuis le 19 mars jusqu'au 1er Avril 1660*, Avignon, Georges Bramereau, 1660, p. 21.
20. *Relation de ce qui s'est fait et passé à l'arrivée...* op. cit., p. 23.
21. N. Zemon Davis, *Essai sur le don dans la France du XVI<sup>e</sup> siècle*, Le Seuil, 2003 ; B. Paradis et L. Roy, « Le cœur craintif est de tout danger seigneur, puisque Titan en ce pays arrive. Le don dans les entrées solennelles en France aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles », *Les jeux de l'échange...* op. cit., pp. 105-140.
22. Bibliothèque municipale d'Avignon, ms 2773, *Discours des guerres de la Comté de Venayssin par le seigneur Loys de Pérussis*, fol. 174.
23. Le modèle se retrouve en 1564 pour Charles IX, en 1622 pour Louis XIII, en 1660 pour Louis XIV. La visite de Marie de Médicis semble avoir occasionné une légère variante introduisant le profil de la reine sur certaines pièces, alors que les autres ne comportaient qu'un profil d'Henri IV. *Les entrées solennelles à Avignon...* op. cit., 54 et p. 60.
24. *Les réjouissances faites pour la naissance de Monseigneur le Dauphin*, Avignon, chez Georges Bramereau, 1662.
25. Sur les légats pontificaux, la bibliographie est abondante et l'on suivra ici B. Barbiche et S. de Dainville-Barbiche, « Les légats à latere à l'époque moderne et le personnel des légations », *L'invention de la diplomatie*, dir. L. Bély, Actes de la table ronde des 9-10 février 1996, Paris, 1998, pp. 283-293.
26. Marc H. Smith, « Ordres et désordres dans quelques entrées de légats, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle », *Les entrées*, op. cit., Biarritz, 1997, p. 66-93.
27. Il convient de préciser que des trois cardinaux neveux, seul Pietro Aldobrandini n'était pas en même temps légat d'Avignon, la charge étant restée vacante quelques années. Sur le légat Barberini, on se reportera à C. Pieyre, *La légation du cardinal Francesco Barberini en France*, thèse de l'Ecole des Chartes, 2005.
28. A. Gardi, « La nascita di una legazione : Clemente VIII a Ferrara (1598) », *La legazione di Romagna e i suoi archivi, secoli XVI-XVIII*, A. Turchini (dir.), Rome, 2006, pp. 59-90.
29. Sur le code vestimentaire de l'entrée pontificale du légat : Marc H. Smith, « Ordres... », op. cit., p. 70. Dans le cas d'Avignon, il est à noter que les légats revêtent leurs ornements pontificaux dans la chapelle devant les reliques de saint Agricole.
30. Le détail des ornements du légat est donné dans le *Bref recueil et sommaire discours ...* op. cit., 1594, p. 25.
31. Sur le légat Charles de Bourbon et son arrivée, L-H. Labande, *Avignon au XV<sup>e</sup> siècle*, Monaco, 1920, p. 130-131 ; P. Pansier, « L'entrée à Avignon du gouverneur légat Charles de Bourbon, le 23 novembre 1473 », *Annales d'Avignon et du Comtat Venaissin*, 1913, p. 191-216.
32. P. Pansier, « L'entrée à Avignon ... », op. cit., p. 209.
33. Le légat Farnèse après avoir fait oraison devant les reliques, sort de la chapelle et prête serment à la demande des consuls, *La Magnifique entrée de Révérendissime et Très Illustre seigneur Monseigneur Alexandre cardinal de Farnez* ; pour l'entrée de 1594, voir *Bref recueil et sommaire discours...*, op. cit., p. 24.
34. La relation officielle ne fait pas état de l'incident de la porte Saint Lazare au moment de la confirmation des statuts. Sur les résistances de la part de l'entourage du légat, et la pression de la foule : P. Charpenne, *Histoire des réunions temporaires d'Avignon et du Comtat Venaissin*, Paris, 1886, pp. 193-194.
35. Pour la prise de possession des papes, et les violences qu'elle génère autour du dais : S. Bertelli, *Il corpo del Re, Sacralità del potere nell'Europa medievale e moderna*, Florence, 1995, pp. 91-92.
36. *Bref recueil et sommaire discours ...* op. cit.
37. Biblioteca Apostolica Vaticana, Barb. lat. 5687, fol. 117.

38. Ainsi l'archevêque Dominique de Marinis reçoit un accueil solennel lorsqu'il prend possession du siège épiscopal, le 11 juillet 1649 : *Le chemin au temple de l'immortalité. Représenté en Avignon à l'Entrée triomphante de Monseigneur l'illustrissime et Reverendissime Dominique de Marinis...*, Avignon, chez Jacques Bramereau, 1649.
39. On citera par exemple le bel article de P. Chareyre, « La harangue et le canon : les entrées à Nîmes au temps des guerres de religion », *Les entrées...*, op. cit.
40. M. Venard en a cerné les éléments constitutifs que je me contente ici de reprendre. cf. M. Venard, *Réforme protestante, réforme catholique...* op. cit., pp. 69-72 ; Id, « La religion civique exprimée par l'image. Les saints tutélaires et protecteurs de l'ancienne cité d'Avignon », *La religion civique à l'époque médiévale et moderne (Chrétienté Islam)*, (dir.) A. Vauchez, Ecole Française de Rome, 1995, pp. 471-479.
41. Sur les fonctions du palais après le départ des papes, voir le catalogue : *Monument de l'histoire. Construire, reconstruire le palais des papes, XIV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Palais des papes, 2002, pp. 135-138 et pp.139-147.
42. *Le Labyrinthe...*, p. 1.
43. *Ibid.*, pp. 26-31.
44. J. Monard de Vautret, *De inclyta civitate Avenionensi*, Avignon, 1636.
45. Les arguments attribués au premier consul sont rapportés dans une compilation historique du XVIII<sup>e</sup> siècle, le Journal de Laurent Drapier. BM Avignon, ms 2562 (année 1647).
46. Cette double dimension de l'orgueil civique est bien présente dans les fêtes organisées en l'honneur de Pierre de Luxembourg. Voir M. Feuillas, « Une tradition hagiographique Les panégyriques latins du bienheureux Pierre de Luxembourg dans l'église des Célestins d'Avignon au XVII<sup>e</sup> siècle », *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, 1985, pp. 87-107.
47. *Le Labyrinthe...* p. 31.
48. On attribue les images et les inscriptions de la façade de la Maison de Ville au sculpteur Francesco Laurana : E. Moggetti, « Italianismes dans la sculpture avignonnaise de Francesco Laurana à Imbert Boachon », *Du gothique à la Renaissance, Architecture et décor en France, 1470-1550*, Actes du colloque de Viviers, 20-23 septembre 2001, Presses de l'Université de Provence, 2003, p. 20.
49. *La voye de laict ou le chemin des héros au palais de la gloire...* op. cit. p. 15
50. Guillaume du Broc du Nozet, archevêque de Séleucie, vice-légat de 1621 à 1622, est le seul Français depuis le XVI<sup>e</sup> siècle à avoir exercé cette charge : B. Thomas, *Archives de la Légation d'Avignon, Répertoire numérique de la série A*, Avignon, 2004, p. 22 et p. 253.
51. *Relation de ce qui s'est fait et passé à l'arrivée...* op. cit., p.31-38.
52. *Ibid.*, p. 36.
53. *Les réjouissances pour la naissance...* op. cit., p. 7.

---

## RÉSUMÉS

Au cours du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècles, la ville d'Avignon a régulièrement organisé des entrées solennelles pour l'accueil des rois de France et des cardinaux-légats représentant le pape. Les parcours, les gestes et les discours révèlent la cohérence de ces manifestations publiques pour les autorités de la ville, qui en confient l'organisation aux Jésuites depuis 1600. Avignon exprime son identité politique dans les cérémonies où la cité donne son amour au roi afin de recevoir sa

protection ; la ville l'exprime en même temps dans l'accueil des légats qui confirment solennellement les privilèges citadins. Enfin tout en associant son image à celle d'une Seconde Rome (*Altera Roma*), Avignon ne renonce pas à revendiquer ses liens avec le roi de France.

During the 16th and 17th centuries, the city of Avignon regularly organized ceremonies for the welcoming of the kings of France and the Cardinal-legates who represented the pope. Since 1600 the urban authorities, with the help of Jesuits, were able to display their continuing admiration for the king through processions, gestures and speeches. Avignon displayed its political identity through these ceremonies, where the city showed its love for the king in order to receive his protection. Whilst welcoming the papal representatives, the city also showed the privileges of city life. While keeping its image of a "Second Rome", Avignon did not renounce its relations with the king.

## INDEX

**Mots-clés** : Avignon, cérémonies, identité, rituels, Rome

## AUTEUR

### OLIVIER ROUCHON

Maître de conférences à l'Université d'Avignon, membre du Laboratoire d'Histoire d'Avignon (LHISA) EA 3152, Olivier Rouchon est notamment l'auteur de « Administration pontificale, finances citadines et luttes politiques : les tabelles d'Avignon au XVIIe siècle », *Offices, écrit et papauté*, A. Jamme et O. Poncet dir, *Collection de l'Ecole Française de Rome*, Rome-Paris, 2007, pp. 601-639, et en collaboration avec B. Thomas, « Les écritures du palais : archives de la papauté et archives administratives dans la légation d'Avignon, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles » *Ibid.*, pp.839-891